Photos: Christine PLENUS



Itinéraires scolaires

En commun: école maternelle et primaire à l'école communale d'Engis; école secondaire au Collège Saint-Martin de Seraing.

Jean-Pierre: Institut des Arts de Diffusion, section théâtre.

Luc: Universités de Liège et Louvain-la-Neuve, philosophie.

LES FRÈRES DARDENNE

Tomber dans la Meuse pour changer

Avec leur film "L'enfant", les frères DARDENNE ont remporté leur deuxième *Palme d'Or* à Cannes. La sortie du film sur nos écrans est l'occasion d'évoquer avec eux quelques souvenirs scolaires...

Aujourd'hui, que retenez-vous de votre parcours scolaire?

Jean-Pierre DARDENNE: Je retiens surtout des profs qui m'ont marqué et qui sont arrivés à me faire aimer et découvrir des choses. Je pense à Willem MILLER qui me donnait français et latin, à Félicien MAGILS qui donnait esthétique et avec lequel nous avions un ciné-club. On avait l'impression que ce qu'ils vous racontaient, ce n'était pas seulement une technique; c'était quelque chose qui leur appartenait profondément, qui était une passion pour eux et pas seulement un mode d'emploi pour résoudre des problèmes. Ils vous transmettaient en même temps une expérience.

Luc DARDENNE: Je retiens également des rencontres avec des professeurs: l'initiation à la philosophie par Willem MILLER et Maurice MARAITE. Ces gens étaient passionnés par le savoir qu'ils avaient. Ils ne s'étaient pas contentés d'étudier à l'université pour pouvoir enseigner, mais avaient continué à apprendre dans une sorte d'auto-éducation permanente. S'ils vous faisaient lire MAURIAC ou FLAUBERT, ils avaient lu aussi le poète contemporain qui venait de paraitre.

> **"EN NOUS FAISANT CONFIANCE, ILS NOUS ONT PERMIS D'ÊTRE CONTRE EUX"**

Et puis, nous allions au théâtre au Foyer culturel de Seraing, qui invitait beaucoup de troupes étrangères. À l'école, j'ai aussi appris à rencontrer les filles, parce que nous étions la première école catholique mixte. Évidemment, on voulait faire les malins! C'était pour moi une découverte d'être assis à côté des filles, de parler avec elles des études, de la vie - mais c'était plus difficile, cela a mis un peu de temps! Cela a changé beaucoup de choses et m'a beaucoup calmé!

Peut-on faire un lien entre ces rencontres qui tournent autour de la passion et vos activités aujourd'hui?

JPD: C'étaient des aventures. Le ciné-club nous a fait découvrir des films qu'on ne serait pas allés voir seuls, surtout quand on a 16 ans. Dans l'ancienne chapelle, le directeur avait aménagé une salle de projection avec des cartons d'œufs au plafond pour le son. On a découvert des univers dont on ne soupçonnait pas qu'ils pouvaient exister, on n'avait pas l'impression qu'ils nous en parlaient parce que c'était au programme.

LD: Je pourrais faire un lien différent par le cours d'écriture de scénario et d'adaptation d'œuvres littéraires que j'enseigne à l'ULB. J'essaie d'être un peu comme ces professeurs que j'ai eus. J'espère que j'arrive à transmettre mon expérience, à débloquer quelque chose, à faire des ruptures ou à associer des choses qui ne l'étaient pas, parce que cela vous ouvre l'esprit.

Dans une interview récente, vous disiez que "pour faire un film, il faut être contre". Contre pour s'appuyer, pour s'opposer?

JPD: Quand on s'oppose, on s'appuie aussi contre les choses contre lesquelles on est!

LD: Il s'agit aussi d'être contre soi-même. En fait, nous avons fait un film - *"Je pense à vous"* - où nous avions été subjugués, sidérés par toute la technique, par les budgets… Or, on a raté notre film. On s'est dit: *"Maintenant, il faut être contre tout cela si on veut faire notre film, un film qui soit de nous!"*. C'est un peu l'héritage de ce film. En même temps, il faut être contre soi-même parce que quand on tourne, qu'on écrit ou au montage, on repère certaines tendances lourdes qu'on sait qu'on a et par lesquelles il faut essayer de ne pas se laisser prendre.



Avez-vous l'impression que l'école vous a appris à "être contre"?

LD: Moi, j'ai été contre l'école. À partir de 16 ans, je n'ai plus vraiment étudié. J'allais à tous les cours, - en maths je n'étais pas fort; je crois qu'ils m'ont aidé pour que je réussisse mon examen - mais en même temps, j'étais contre l'école. On pouvait faire des montages audiovisuels, des tournois d'éloquence, des dissertations, des choses qui nous donnaient énormément d'autonomie et qui faisaient que finalement, on était un peu contre ce qu'on voulait nous apprendre. L'école a développé elle-même cette tendance à l'autonomie: on a eu les premiers comités de lycéens, où on discutait entre élèves et une fois par mois, on représentait les élèves au conseil de l'école. On jouait au foot - donc on était sales - et avec les hauts fourneaux à côté, il y avait beaucoup de poussière. On allait donc expliquer qu'on voulait des douches pour la gymnastique. En nous faisant confiance, ils nous ont permis d'être contre eux. Cela m'a beaucoup appris: à discuter, à négocier, à refuser des choses… C'était peut-être plus l'apprentissage de la vie que du savoir scolaire, mais c'était bien. L'école était la nôtre.

JPD: On avait l'impression que c'étaient de petits miracles: il y avait quelques profs qui partageaient les mêmes valeurs et qui étaient passionnés, chacun dans leur domaine. Il se fait que vous êtes là au bon moment. Une rencontre. Peut-être que trois ans avant ou trois ans après, ce n'est plus la même chose. C'était une école où on pouvait vivre…

À la fin de "L'enfant", Sonia pardonne, Bruno se livre à la police, sans qu'on ne sache trop pourquoi. Les médiateurs institutionnels ne semblent pas jouer un grand rôle dans leur décision… Cela signifie-t-il que la solution vient uniquement de l'intérieur?

JPD: Pas seulement de l'intérieur. C'est aussi grâce au fait que Bruno ne laisse pas se noyer son copain et qu'il le réchauffe. Il prend un peu conscience du poids d'un autre, même ici au sens littéral, puisqu'il le porte. En partie à son propre insu, il est en train de changer.

LD: Peut-être sent-il qu'il devient une sorte de modèle pour l'autre, une sorte de père parce que c'est ça le problème. Nos personnages sont seuls, parce que ce qu'on appelle les modèles identificatoires sont absents. Et ils arrivent tout seuls à trouver… Mais nos personnages sont libres aussi. Ils sont capables de changer, de prendre des décisions… Alors que leur destin les conduit à aller dans une direction, à un moment donné, alors qu'ils commettent des actes immoraux, les circonstances de la vie les conduisent à prendre une décision, ou en tout cas à se laisser aller vers une direction qui est tout à fait autre et où ils découvrent la liberté et une vie qu'ils n'imaginaient pas pouvoir être la leur. C'est pour ça qu'on préfère qu'ils ne meurent pas, parce qu'on pourrait les faire mourir…

JPD: C'est vrai que l'état des choses est tel que la mort ou le suicide semblent le chemin le plus naturel. Mais nous, on se dit qu'il faut quand même essayer de trouver comment ils peuvent changer sans que ce ne soit facile, ni angélique.

Il faut leur donner encore une chance…

LD: Leur donner une chance, mais une chance qui ne leur soit pas donnée d'en haut, par un autre qui aurait la science, qui saurait ce qu'il faut faire ou ne pas faire, qui leur expliquerait. Il faut qu'ils découvrent eux-mêmes. Quand on découvre quelque chose, ce n'est pas parce qu'on le décide. Nos personnages trouvent un peu à leur insu. Si le gamin n'était pas tombé dans la Meuse, n'avait pas eu froid… Bruno ne sait pas qu'il est en train de découvrir quelque chose en faisant cela. La vie est là, elle offre des possibilités de découvertes.

"Je pense à vous", c'était un peu votre plongée dans la Meuse…

LD: Oui, c'était un peu ça! ■

PROPOS RECUEILLIS PAR FRANÇOIS TEFNIN